



Dunkerque-Tamanrasset. 55 millions de Français, affiche signée Charles Rau, 1950.

CONTEXTE HISTORIQUE

EXTRAIT DE L'INTRODUCTION
DE L'OUVRAGE
FRONTIÈRE D'EMPIRE

FRONTIÈRE D'EMPIRE, présence des suds

Pascal BLANCHARD, Nicolas BANCEL, Ahmed BOUBEKER & Éric DEROO

Introduction

Le Nord-Est constitue un espace-frontière historiquement cohérent, regroupant le Nord-Pas-de-Calais, la Picardie, la Champagne-Ardenne, l'Alsace, La Lorraine et une partie de la Franche-Comté. Cohérente dans ses rapports aux Suds, puisqu'elle est d'abord une destination obligée pour les soldats de l'Empire colonial, au moment des grands conflits avec le voisin allemand, mais aussi un lieu de cantonnement durant tout l'entre-deux-guerres.

Cette forte présence des soldats coloniaux est une spécificité majeure de la région, marquant les immigrations coloniales jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Cohérente également par ses activités minières et industrielles, bassin historiquement formé lors de la Révolution industrielle et qui ne cessera d'être une zone d'attraction des travailleurs immigrés, jusqu'aux grandes restructurations des années 70. Cohérente, aussi par sa vocation de région-frontière : ouverte sur le Sud à travers le port de Dunkerque qui devient une « porte impériale » et les migrations coloniales et postcoloniales cheminant vers elle par le centre de la France ; ouverte aussi au Nord et à l'Est sur la Belgique, le Luxembourg, la Hollande, l'Allemagne et la Suisse. La frontière avec la Belgique est une zone perméable, qui permet le passage des immigrés des Suds venant, dès les années 50, chercher du travail ; la frontière avec l'Allemagne, empruntée par les armées durant les conflits, deviendra également, plus tard, un lieu de transit pour les immigrations postcoloniales turques¹ et asiatiques. Ouverte également à l'Ouest, vers la mer et la Grande-Bretagne, lorsque la région devient le lieu d'un mouvement épisodique pour les immigrés se rendant — clandestins ou non —, vers la grande île. Ces enjeux transfrontaliers conditionnent, ici plus qu'ailleurs, des ruptures bien différentes de celles qui structurent l'histoire des flux migratoires intra-européens des Polonais, des Italiens, des Espagnols ou des Belges ou l'immigration dans les autres régions françaises.

Le Nord-Est, parcouru et occupé par les soldats venus d'outre-mer, destination et lieu de passage des immigrations des Suds, est donc une « frontière d'Empire », plus précisément la « frontière nord » de cet Empire colonial pensé et perçu alors comme s'étendant « de Dunkerque à Tamanrasset ». Espace cohérent, le Nord-Est n'en regroupe pas moins une vingtaine de départements et des « villes capitales régionales » comme Lille, Roubaix, Dunkerque, Calais, Arras, Valenciennes, Amiens, Nancy, Metz, Strasbourg ou Besançon qui ont toutes développé une histoire propre, en fonction des époques, des populations migrantes² ou des spécificités industrielles, minières ou agricoles développées.

Cette étonnante relation à l'Empire colonial ne manque pas de surprendre tout au long des XIX^e et XX^e siècles. Le point de départ semble en être la guerre de 1870 et l'arrivée des contingents indigènes aux côtés des troupes françaises métropolitaines. Les Turcos et les Spahis construisent alors leur légende sur les champs de batailles de Froeschwiller et de Wissembourg, et toute une littérature populaire chante alors leurs faits d'armes.

¹ TAPIA Stéphane (de), *Migrations et diasporas turques. Circulation migratoire et continuité territoriale (1957-2004)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2006.

² Les « populations migrantes » rassemblent ici les soldats coloniaux (venus pour les conflits ou en casernes), les étrangers au sens juridique du terme (personne qui n'est pas de citoyenneté française), les immigrés (une personne habitant en France mais qui n'y est pas née, ce qui ne se limite pas exclusivement aux étrangers et intègre, par exemple, l'ensemble des rapatriés ou les réfugiés).

FRONTIÈRE D'EMPIRE, présence des suds

Les différentes strates d'une présence

À travers huit générations, c'est un certain nombre de conjonctures, de dates charnières qui s'imposent et que l'on retrouve dans cet ouvrage. La relation ambivalente qui émerge en 1870³ se prolonge dans l'univers exotique et publicitaire. Tout d'abord en 1887, avec la création du Palais du Congo à Roubaix⁴, puis avec les différentes exhibitions ethnographiques régionales, avant de connaître un apogée entre 1909 et 1911, avec les expositions coloniales comme celle de Roubaix en 1911⁵. En 1914, avec l'appel à l'empire, ce sont plusieurs centaines de milliers de combattants et de travailleurs qui pendant quatre ans séjournent ici.

Pendant plus d'un demi-siècle, plus d'un million d'hommes de tous les Suds vont passer ici pour participer à des conflits qui, bien souvent, n'étaient pas les leurs : guerriers zoulous, matoris, tirailleurs et spahis algériens, tunisiens, goums marocains, tirailleurs kanaks, tahitiens, sénégalais, somalis, malgaches, Gurkhas de l'Armée des Indes et autres Linh Tap vietnamiens sans oublier les travailleurs chinois, égyptiens, kabyles... libérateurs ou derniers remparts face aux « conquérants allemands ». Ces soldats concrétisent pour les Français du Nord-Est un rapport à l'altérité qui inaugure une longue relation faite d'affects contradictoires. Au sortir de ce conflit meurtrier, alors que les troupes coloniales occupent la Rhénanie, émerge Outre-Rhin, une « haine raciale », la « Honte noire », diffusée et attisée par les ligues et les nationalistes allemands. Simultanément, entre 1920 et 1930, une immigration algérienne et marocaine s'insère dans l'économie locale, suscitant une xénophobie croissante et les marginalisant, y compris au sein de la classe ouvrière.

L'après Seconde Guerre mondiale initie une nouvelle période, caractérisée par l'augmentation constante des flux migratoires coloniaux puis postcoloniaux, liée à la reprise de l'activité minière et sidérurgique comme à l'essor industriel. Dans le même temps, les guerres d'Algérie et d'Indochine amènent nombre de ressortissants à militer en faveur de l'indépendance, rendant visible la présence et l'action des immigrés, engagement militant qui cessera avec le rapatriement des harkis et des pieds-noirs.

Au tournant des années 70, avec le regroupement familial et l'arrêt de l'immigration, une nouvelle étape est franchie. La sédentarisation, l'investissement progressif de la vie publique – à travers la participation associative et politique ou l'implication dans des manifestations culturelles de plus en plus nombreuses –, et la fin programmée des activités sidérurgiques et minières, entraînent des bouleversements sociaux touchant directement les immigrés des Suds et leurs enfants. Alors qu'une nouvelle génération émerge, la crise économique, sociale et urbaine s'aggrave. En 2005, les révoltes des quartiers populaires vont révéler aux médias et au pays la situation que connaît une grande partie de ces populations migrantes ou issues de l'immigration des Suds. Au cours de ces années, les politiques migratoires se font plus restrictives et sécuritaires, comme en témoignent les clandestins de Sangatte⁶.

³ LLOPIS Jean-Marie, 1870. *Les Turcos en Alsace. Images et représentations des tirailleurs algériens à travers leur participation aux combats de Wissembourg et de Froeschwiller (de 1870 à nos jours)*, mémoire de maîtrise, université de Strasbourg 2, 1999.

⁴ MAURY Gilles, « Sur la piste des éléphants. De l'Afrique à l'Inde, références orientales à la fin du XIX^e siècle : le cas du palais du Congo », in Nathalie Bertrand (dir.), *L'Orient des architectes*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 2006.

⁵ HAZARD Matthieu, *L'Exposition internationale du Nord de la France, Roubaix 1911*, mémoire de maîtrise, université de Lille 3, 2003.

⁶ LEGAÏT François, *Destins clandestins. Les réfugiés après Sangatte*, Paris, Éditions de Juillet, 2006 et CARRERE Violaine, « Sangatte et les nasses aux frontières de l'Europe », *Projet*, n° 272, 2002.

FRONTIÈRE D'EMPIRE, présence des suds

D'une histoire nationale à l'histoire régionale

Le Nord-Est est un des creusets français de l'histoire des immigrations dans le siècle⁷, avec des particularismes forts. Rien à voir avec Marseille, port ouvert sur les outre-mers, ni avec Lyon, véritable capitale d'empire, ou avec Paris qui attire les élites mais aussi l'axe Bordeaux-Toulouse-Montpellier qui fixe une immigration de travail spécifique. Dans le Nord-Est, la présence en nombre des militaires a prédominé, avant que les flux massifs des travailleurs de l'après-guerre n'imposent une figure du « travailleur immigré ». C'est cette histoire que proposent de découvrir les contributeurs – parmi les meilleurs spécialistes de l'histoire régionale, de l'histoire sociale et culturelle de l'immigration, de l'histoire militaire ou des sociologies des différentes populations présentes – rassemblés dans l'ouvrage *Frontière d'empire*.

À l'aune de ce travail et de cette recherche, on ne peut confondre les migrations inter-européennes avec les immigrations arrivant des Suds (même si les croisements et des similitudes existent); comme on ne peut porter un regard identique sur l'histoire des travailleurs marocains dans les mines du Nord⁸, celle des troupes coloniales lors des deux conflits mondiaux ou celle des dockers chinois à Dunkerque. De même, et contrairement à une histoire de l'immigration marquée par le marxisme, celle-ci ne se résume ni ne s'épuise dans l'immigration de travail : on doit s'attacher aussi et simultanément aux centaines de milliers de soldats de passage, aux politiques, artistes et intellectuels, ouvrant sur les cultures créolisées, les univers associatifs « communautaires », les influences musicales, picturales, architecturales... générées par cette histoire.

Répondre en partie à cet enjeu, à partir de la collecte et du décodage des récits et des images, est l'un des objectifs du programme à travers l'ouvrage, l'exposition, les colloques, les cycles de référence... En outre, en s'intéressant aux immigrations des Suds, nous sommes amenés à articuler histoire coloniale et postcoloniale et histoire de l'immigration, puisque les flux migratoires des Suds proviennent en grande partie de l'Empire ou de l'ex-Empire.

Les autres immigrations, notamment inter-européennes, mieux étudiées par les chercheurs dans le Nord, ne sont bien sûr pas ignorées mais elles ne sont pas centrales dans notre travail car elles participent d'autres parcours. Les immigrés sont ici, principalement, les colonisés ou ex-colonisés, des soldats de l'Empire mais aussi ces milliers d'artistes, d'intellectuels, d'étudiants en formation, de figurants des tournées ethnographiques, de sportifs engagés dans les clubs, qui viennent dans la région, sans oublier les « rapatriés » ou les harkis qui arrivent au moment de la fin du « rêve impérial ».

L'image – source souvent négligée, parfois mal maîtrisée ou utilisée de façon exclusivement anecdotique ou illustrative⁹ – joue un rôle central dans cet ouvrage. À travers l'iconographie apparaissent des modes de perception de l'immigré – la surproduction d'icônes ou leurs manques se révèlent –, qui indiquent un balancement régulier entre hommage et rejet¹⁰, nous plongeant au cœur de l'intimité et du quotidien de l'immigration.

⁷ FERRY Vincent, GALLORO Piero-D. et NOIRIEL Gérard (dirs), *Vingt ans de discours sur l'intégration*, Paris, L'Harmattan, 2005.

⁸ EL HARIRI Amina, *Les Marocains dans les houillères du Nord-Pas-de-Calais et leurs relations avec le pays d'origine : fermeture des mines, retour et réinsertion au pays*, thèse de doctorat, université de Poitiers, 1994; EL MOUBARAKI Mohammed, *Marocains du Nord. Entre la mémoire et le projet*, Paris, L'Harmattan/Ciem, 1989 et CEGARRA Marie, « Du bled au terril : les mineurs marocains dans le Nord », *Hommes et migrations*, n° 1192, novembre 1995.

⁹ NOIRIEL Gérard, *Gens d'ici venus d'ailleurs. La France de l'immigration de 1900 à nos jours*, Paris, Le Chêne, 2004.

¹⁰ SAYAD Abdelmalek, *Immigration ou les Paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, De Boeck, 1991.

FRONTIÈRE D'EMPIRE, présence des suds

De la naissance d'une culture coloniale à la Grande Guerre (1)

Le fait colonial – dans une perspective de propagande missionnaire ou économique – a toujours été popularisé dans le Nord de la France, bien qu'aujourd'hui beaucoup ont oublié cet intérêt ancien. Entre les musées lillois – du musée des Beaux-Arts de Lille¹¹ (et ses collections d'ethnographies africaines, ce qui explique l'organisation symbolique du colloque en ce lieu) au musée commercial et colonial créé en 1884¹² –, l'institut colonial de Nancy et la société de géographie lilloise¹³, les expositions et cycles de conférences à Strasbourg ou les villages africains reconstitués, c'est une véritable culture coloniale qui s'impose rapidement et concurrence celle des pays frontaliers.

Le Nord s'engage résolument dans le soutien à l'entreprise impériale et tente de rapprocher des lointains coloniaux. En effet, en 1911, c'est un empire en miniature que les organisateurs proposent aux visiteurs, figuré par un palais de l'AOF – copie du pavillon colonial français de l'exposition de Bruxelles de 1910 –, un palais de l'Algérie et de la Tunisie – dont l'objectif est de donner le sentiment de l'unité de l'Afrique du Nord française –, une maison-mirador malgache et un immense palais de l'Indochine. Après un bref passage au Pavillon du ministère des Colonies avec son style mauresque et son minaret, une découverte du Palais de la Métropole (et ses neuf cents exposants) qui évoque les vieilles colonies de Guyane et de Martinique, puis un coup d'œil à la « maison démontable coloniale », le visiteur se dirige vers le pavillon de l'AEF, véritable « fourre-tout » avec ivoire, trophées de chasse, plantes tropicales, et diorama « indigène ».

Cette exposition clôt une époque – celle du temps des colonies – et annonce une nouvelle période, qui va se concrétiser par l'arrivée des premiers travailleurs coloniaux dans les mines du Nord, et bientôt les soldats de tous les Suds mobilisés pour le conflit mondial. L'arrivée dans le Nord-Pas-de-Calais des premiers « travailleurs kabyles »¹⁴ est alors concomitante de cet engouement pour les reconstitutions exotiques, et les deux phénomènes cohabitent dans la construction d'un regard sur les immigrés coloniaux.

La présence de ces travailleurs s'explique par plusieurs facteurs. Dès les premières semaines de la Grande Guerre, le gouverneur Lutaud préconise d'ailleurs le maintien de cette main-d'œuvre en métropole pour relever les « ruines accumulées dans le Nord et dans l'Est » suite aux premiers combats. Recommandant une formation appropriée avant le départ (dans le bâtiment mais aussi dans le secteur agricole) et surtout une régularisation de « l'émigration kabyle dans la métropole où la main-d'œuvre indigène se fait de plus en plus pressante », les autorités civiles et militaires envisagent déjà d'installer ce flux migratoire à long terme. À la veille du conflit, on compte plus de mille cinq cents travailleurs kabyles dans les mines du Nord, alors qu'ils ne sont que quelques centaines dans l'Est de la France.

Ce mouvement se poursuit, d'autant qu'un arrêté du Gouvernement général de l'Algérie¹⁵ de juin 1913 supprime le permis de voyage pour les travailleurs voulant venir en France, et annule *de facto* les mesures restrictives prises en 1874.

¹¹ BUCHANIEC Nicolas, *Les Expositions des Beaux-Arts dans le Nord de la France durant la seconde moitié du XIX^e siècle*, thèse de doctorat, université de Lille 3, 2006.

¹² VANDECASTEELE Dominique, *Histoire des musées industriel et commercial de Lille (1853-1914)*, mémoire de DEA, Conservatoire national des Arts et Métiers, 2004.

¹³ REBOUL Jean-Louis, *Africanisme et société : la Société de géographie de Lille de 1880 à 1900*, mémoire de maîtrise, université de Lille 3, 1976.

¹⁴ SLIMANI-DIRECHE Karima, *Histoire de l'émigration kabyle en France au XX^e siècle. Réalités culturelles et réappropriations identitaires*, doctorat d'histoire, Université de Provence, 1992.

¹⁵ LE PAUTREMAT Pascal, *La Politique musulmane de la France au XX^e siècle*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2003.

FRONTIÈRE D'EMPIRE, présence des suds

De la naissance d'une culture coloniale à la Grande Guerre (2)

Dès 1914, les premières troupes d'outre-mer débarquent dans le Nord-Est et s'insèrent parmi les quatre millions six cent mille mobilisés. Tirailleurs marocains, algériens¹⁶, tunisiens, sénégalais¹⁷, malgaches et indochinois¹⁸ ainsi que des spahis (cavaliers d'Afrique du Nord)¹⁹, vont être très vite en première ligne. Aux côtés des troupes françaises, les Britanniques mobilisent aussi leur empire et les Hindous de l'Armée anglaise des Indes arrivent à partir d'octobre 1914. Puis, en 1918, les troupes américaines, comprenant de nombreux soldats afro-américains, arrivent en Europe. En 1916, pour subvenir aux besoins croissants de main-d'œuvre, un Service de l'organisation des travailleurs coloniaux (SOTC) voit le jour et il est chargé de recruter en Afrique du Nord²⁰ et en Indochine des milliers de travailleurs. Quelque soixante-neuf mille Algériens, trente-cinq mille Marocains, dix-huit mille Tunisiens sont recrutés, une grande partie d'entre eux étant affectés à des formations de travailleurs militarisées, comme les quarante-neuf mille Indochinois qui arrivent plus tardivement en France. La pression économique est telle qu'un accord est signé entre la France et le gouvernement chinois pour l'envoi de travailleurs en Europe, afin de renforcer des contingents coloniaux insuffisants. Ils arriveront, notamment par Dunkerque, à partir d'avril 1917²¹. En octobre, à leur tour, les Anglais passeront un accord pour le recrutement de travailleurs chinois. Au total, c'est plus d'un million d'hommes des Suds qui débarquent alors en Europe. Le Nord-Est est la principale destination de ce déplacement, unique dans l'histoire des deux derniers siècles.

Sur le front du Nord-Est, ce sont près de vingt mille « soldats noirs », vingt-cinq mille combattants algériens, et plus de deux mille Malgaches qui trouvent la mort. Le bilan est terrible et les traces mémorielles en région nombreuses. En 1918, avec la victoire, les régions frontalières du Nord-Est voient l'implantation de régiments coloniaux, composés de troupes indochinoises, malgaches et maghrébines, qui s'installent durablement dans le paysage²². Après le conflit, les travailleurs maghrébins sont de nouveau appelés dans le Nord. Beaucoup, venus avant-guerre, sont restés de la période où viennent d'arriver (avec ou sans contrat de travail), au point qu'un rapport de la Compagnie des mines d'Anzin précise que le recrutement des Kabyles se fait aussi « dans la masse flottante de la région ».

Au même moment, dans l'Est, des travailleurs indochinois ont la charge de la reconstruction des régions dévastées et à Dunkerque des travailleurs-dockers chinois sont encore présents sur le port.

¹⁶ RECHAM Belkacem, *Les Musulmans algériens dans l'armée française (1919-1945)*, Paris, L'Harmattan, coll. Histoire et perspectives méditerranéennes, 1996.

¹⁷ RIESZ Janos et SCHULZ Joachim, *Tirailleurs sénégalais : présentations littéraires et figuratives de soldats africains au service de la France*, Francfort, Nerlay/Peter Lang, 1989.

¹⁸ FAVRE-LE VAN HO Mireille, *Un Milieu porteur de modernisation. Travailleurs et tirailleurs vietnamiens en France pendant la Première Guerre mondiale*, thèse de doctorat, École nationale des Chartes, 1986.

¹⁹ Centre des monuments nationaux/Monum, *Couleurs de guerre, autochromes de la grande guerre, Reims et la Marne*, Paris, Éditions du patrimoine, 2006.

²⁰ GENTY Jean-René, *Des Algériens dans la région du Nord. De la catastrophe de Courrières à l'indépendance*, Paris, L'Harmattan, 2005 et *L'immigration algérienne dans le Nord-Pas-de-Calais (1909-1962)*, Paris, L'Harmattan, 1999.

²¹ LIVE Yu-Sion, « Les travailleurs chinois et l'effort de guerre », *Hommes et migrations*, n° 1148, novembre 1991.

²² REYMOND Gilles, *Rôle et place des troupes indigènes dans l'Est de la France (1919-1939)*, mémoire de maîtrise, université de Strasbourg 2, 1995.

FRONTIÈRE D'EMPIRE, présence des suds

De l'après-guerre à la Libération

L'immigration de travail est majoritairement dominée par des travailleurs algériens et marocains²³. La présence asiatique se limite à quelques étudiants à Nancy, des dockers-marins à Dunkerque et à quelques troupes, qui ont très vite remplacé les Malgaches incapables de supporter les hivers rigoureux du Nord-Est. Le nombre d'Antillais ou d'originaire d'AOF est réduit à quelques sportifs (au Havre et à Calais notamment), à quelques soldats, étudiants ou dockers. Une étude de 1923 sur l'immigration maghrébine (commanditée par le gouvernement) permet de bien connaître la typologie de l'immigration algérienne, à la veille d'un premier reflux qui voit de nombreux travailleurs repartir en Algérie²⁴. En 1923, le commissariat spécial de Lens précise d'ailleurs que cette main-d'œuvre est « de plus en plus délaissée, ses ouvriers étant considérés comme des travailleurs médiocres », signe qu'au lendemain du conflit cette population est progressivement perçue comme « indésirable ».

L'enquête à l'échelle nationale réalisée par Georges Mauco (*Les étrangers en France*, 1932) – qui se propose de noter les étrangers en fonction de leur capacité d'assimilation –, est un symptôme de la mauvaise image des travailleurs maghrébins au cours de l'entre-deux-guerres. Ils arrivent ainsi bons derniers, avec une note de 2,9 sur 10, à la différence des Belges (9 sur 10), des Polonais (6,4), des Chinois (6,1) et des Grecs (5,2). À partir de 1923-1924, on note un premier ressac – dans le Nord-Est comme dans le reste de la France – des flux migratoires en provenance des colonies. Les instructions ministérielles d'août et septembre 1924 et les circulaires spécifiques pour l'Algérie du dernier trimestre de la même année restreignent l'immigration : il faut désormais pour venir travailler dans les entreprises du Nord-Est, être titulaire d'un contrat de travail, d'un certificat médical et d'une carte d'identité avec photographie. Ces mesures sont renforcées par celles prises en 1926 et en 1928, imposant par exemple des cautionnements et l'assurance que le postulant peut financer son retour en Algérie.

Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, cette immigration s'installe et, en 1939, l'arrivée des milliers de combattants marque une nouvelle rupture. Avec la défaite, aussi subite que traumatisante pour l'armée de l'Empire, les envahisseurs, refusant de garder les prisonniers indigènes ou de « couleurs » en Allemagne, les renvoient en France dans le cadre de Frontstalags. Mais auparavant, en de nombreux points du front, à l'issue des combats, de nombreux tirailleurs sénégalais sont massacrés par les Allemands, alors qu'entre Abbeville et Amiens, ceux de la 7^e Division d'infanterie coloniale sont volontairement séparés des troupes métropolitaines et fusillés. Cette violence est un héritage de la Grande Guerre et de la campagne autour de la « Honte noire » qui a été entretenue pendant toutes les années 20-30 par la propagande nazie. Pendant quatre ans, la plus grande partie du Nord-Est est intégrée au Reich allemand, alors que le reste du territoire est en zone occupée.

Dès juin 1944, des prisonniers de guerre africains rejoignent le maquis Lorrain XV, suivis par d'autres ralliements aux maquis de Moncel-sur-Seille et aux groupements FFI du territoire de Belfort. Dans le Nord, les Ardennes, les Vosges, le Territoire de Belfort, en Meurthe et Moselle, des petits groupes d'anciens tirailleurs participent aux combats de la Libération. Arrivent ensuite les unités de la 2^e DB débarquées en Normandie en août 1944 et celles de la 1^{re} Armée débarquées en Provence, qui libèrent l'Est de la France avec des troupes originaires d'Afrique noire, d'Afrique du Nord, de Nouvelle-Calédonie, d'Indochine, du Liban, de Polynésie ou de Madagascar.

²³ ATOUF Elkbin, *Les Marocains en France de 1910 à 1965. L'histoire d'une immigration programmée*, thèse de doctorat, université de Perpignan, 2002.

²⁴ GENTY Jean-René, 2005, op. cit.

FRONTIÈRE D'EMPIRE, présence des suds

Des Trente Glorieuses au présent

Si l'immigration d'origine européenne reste majoritaire, jusqu'au début des années 70, celle issue d'Algérie va croître de façon régulière²⁵ et l'ONI (Office national d'immigration), créé au sortir de la guerre, organise partiellement la venue de cette main-d'œuvre qui est répartie dans toutes les industries, les mines et la sidérurgie locales. La croissance de l'immigration, notamment celle originaire d'Algérie, est impressionnante. Dans le Nord-Pas-de-Calais, le nombre de travailleurs est multiplié par cinq entre la fin des années 40 et la fin des années 60, alors que dans la même période, les mines du Nord recrutent de plus en plus de travailleurs marocains²⁶ (un bureau de recrutement sera même installé à demeure à Lille en 1950). Certaines villes, comme Roubaix, voient leur démographie profondément modifiée. L'immigration algérienne y est alors aussi importante que la présence polonaise, alors la seconde après les Belges.

La toute dernière période, qui commence au milieu des années 70, est sans doute celle des paradoxes : entre une nouvelle génération qui émerge (notamment les travailleurs marocains dans les mines depuis la convention franco-marocaine signée en 1963), les générations suivantes qui cherchent leur place dans la société française, les militants qui tentent au début des années 80 de réveiller les « vieux principes » d'égalité, les banlieues qui s'enfoncent dans une crise sociale et économique permanente et l'islam qui est perçu comme un danger de plus en plus manifeste pour la République.

Pour sortir de l'invisibilité, la seconde génération s'engage dans les marches et mouvements de 1983 et de 1984²⁷. La prise de conscience politique²⁸ grandit ces années-là²⁹. Au même moment s'intensifie une vague migratoire turque, qui a débuté dans les années 70, alors qu'un nouveau flux de migrants originaires d'Afrique noire et d'Asie du Sud-Est s'installe progressivement dans le Nord, Sénégalais, Vietnamiens, Comoriens, Guinéens ouvrent commerces et échoppes, organisent leurs cultures dans moult associations et balisent le territoire de lieux de restauration, introduisant leurs cuisines dans les villes du Nord.

La région a subi de plein fouet la crise économique : si la population immigrée a progressé en France entre 1990 et 2004 en moyenne de 18,4 %, elle a ici plus qu'ailleurs reflué. Elle recule dans le Nord-Pas-de-Calais (de 4 à 5 %), et se stabilise en Picardie et Champagne-Ardenne. Dans le Nord-Pas-de-Calais, à la même époque, les immigrés non-européens représentent la moitié de la population immigrée, avec une forte présence d'Algériens et de Marocains.

²⁵ ASSOULINE David et LALLAOUI Mehdi, *Un Siècle d'immigrations en France. Du chantier à la citoyenneté? (1945 à nos jours)*, Paris, Syros, coll. Au nom de la mémoire, 1997.

²⁶ HORMI Abderazak, *Les Migrations internationales. L'immigration étrangère dans le bassin minier du Nord et du Pas-de-Calais : l'exemple des communautés marocaine et polonaise dans les houillères du bassin*, thèse de doctorat, université de Paris X, 1985 et EL MOUBARAKI Mohammed, *Marocains du Nord. Entre la mémoire et le projet*, Paris, L'Harmattan/Ciemi, 1989.

²⁷ BOUAMAMA Saïd, *Dix ans de marche des beurs. Chronique d'un mouvement avorté*, Paris, Desclée de Brouwer, 1994.

²⁸ LEVEAU Rémy et WITHOL DE WENDEN Catherine (dirs), *Modes d'insertion des populations de culture islamique dans le système politique français*, Paris, Centre d'études et de recherches internationales, 1991.

²⁹ BOUBEKER Ahmed et GALLORO Piero, *Histoire et mémoires des immigrations en Lorraine*, Rapport au Fasild, Metz, ERASE-2L2S, 2007.

FRONTIÈRE D'EMPIRE, présence des suds

Un autre regard, une autre histoire, une autre mémoire...

En arrière plan de ce contexte démographique, l'actualité locale balance entre mouvement des sans-papiers, émeutes urbaines et montée du Front national aux différentes élections³⁰. Pourtant, nombre de festivals et de manifestations culturelles indiquent les dynamiques parallèles et par trop inaperçues liées à l'investissement associatif, à l'engagement citoyen et au métissage culturel. Or, les médias demeurent fascinés par la mise en exergue du « danger intérieur » représenté par les immigrés des Suds et leurs descendants, les émeutes de l'année 2005 constituant à cet égard un exemple frappant. Déjà, en 1996, ces fantasmes sécuritaires avaient pu se déployer largement, comme en témoigne l'ouvrage de Philippe Aziz (*Le Paradoxe de Roubaix*), largement relayé par *Le Point* et *Paris-Match*, qui avait alors présenté Roubaix comme une « cité-laboratoire » où la majorité des habitants deviendrait inéluctablement « musulmans »³¹.

Des premiers spectacles ethniques aux figurants des expositions coloniales; des travailleurs indochinois recrutés pendant la Grande Guerre aux travailleurs maghrébins des années 20; de l'implantation initiale des mouvements nationalistes coloniaux au soutien des immigrations indochinoise et algérienne à l'indépendance; des mouvements étudiants africains des années 50 à la participation progressive des immigrés des Suds à la vie politique locale au cours des années 60; de l'engagement dans les mouvements de grèves consécutif au démantèlement de la sidérurgie et de l'activité minière à la création de mouvements de travailleurs « arabes »; des revendications citoyennes aux actions mémorielles actuelles... les immigrations des Suds se sont profondément insérées dans le paysage social, politique et culturel dans la région – même si elles restent souvent cantonnées à ses marges – et elles ont contribué à en construire l'histoire. Celle-ci est constitutive d'une multiplicité de mémoires et d'identités politiques diverses, de métissages culturels incessants. Le Nord de la France hérite d'un passé d'une grande richesse.

Aussi, dans le cadre de l'historiographie de l'immigration, ce travail met en perspective la nécessité de décentrer l'histoire de l'immigration de celle du monde ouvrier. En effet, ce cadre de référence ne permet pas de comprendre l'expérience des héritiers de l'immigration qui apparaît trop souvent sous l'angle exclusif d'une dérive liée à l'exclusion sociale et à la disparition des solidarités ouvrières. Élargir le champ historique de l'immigration pour l'envisager dans une perspective globale. Dans cette perspective, l'enjeu n'est pas de chanter les louanges de mémoires oubliées, mais d'échapper à une simple logique de la domination pour comprendre comment s'opèrent des articulations nouvelles, des relations de sens qui peuvent se faire sur différentes échelles de temps et d'espace.

Quand bien même cette histoire chercherait-elle encore ses formes, avec des portes parole encore balbutiantes, l'émergence d'une mémoire plurielle de l'immigration souligne la nécessité d'une révision critique du grand récit national, du fameux modèle d'intégration. Comment penser l'histoire aussi du point de vue de sa réception ou de sa réappropriation par une mémoire blessée ou oubliée, pour élargir ses sources et dépasser l'immigration des « peuples sans histoire ». Enfin, comment regarder ces images au-delà de clichés pour prendre toute la mesure de la mémoire qu'elle porte, sans pour autant se faire piéger par ces mêmes images. C'est en ce sens que l'immigration pose la question essentielle des malentendus entre histoire et mémoire. Et s'il est une ambition essentielle de ce travail que nous avons voulu faire ici – comme pour les sept autres programmes que nous avons organisés dans d'autres régions françaises –, ce serait de lever ces malentendus.

³⁰ BEAUD Stéphane et PIALOUX Michel, *Violences urbaines, violences sociales. Genèse des nouvelles classes dangereuses*, Paris, Fayard, 2003.

³¹ BATAILLE Philippe et WIEVORKA Michel, « Exclusion sociale et racisme, l'exemple de Roubaix », *Hommes et migrations*, n° 1157, septembre 1992.